Jeux dangereux

Nous formions, mon frère, moi et deux autres copains, une équipe de quatre garçons parfaitement initiés au maniement des armes et des munitions. Les fusils, les balles et les explosifs n'avaient presque plus de secret pour nous depuis l'époque, toute récente, où nous suivions les formations intensives des jeunesses hitlériennes. Passionnés d'armes et très observateurs, nous comprîmes vite que la libération et ses bouleversements allaient nous apporter, nous qui étions jeunes et téméraires, l'opportunité de vivre des aventures dont nous nous souviendrions longtemps.

L'arrivée des alliés avait provoqué un repli désordonné des troupes allemandes. De nombreux soldats du Reich choisirent de fuir par leurs propres moyens en traversant le Rhin à la nage, mais, pour avoir une chance d'y parvenir, ils avaient dû, au préalable, se délester de leurs armes et équipements. Pour les jeunes passionnés d'armes que nous étions, cet arsenal, à ciel ouvert, disséminé tout au long de la berge du grand fleuve, était une tentation à laquelle nous ne voulions surtout pas résister. Libres de nos mouvements, sans école et sans contraintes, nous étions prêts à vivre des aventures exaltantes, pleines d'insouciance, de découvertes et de dangers.

Pour nous rendre sur les bords de la digue du Rhin, nous devions tout d'abord parcourir plusieurs kilomètres à pied et traverser un champ de mines allemand. L'accès à la digue du Rhin était protégé par des rouleaux de fil barbelé[1] qui se déployaient comme on étire un accordéon. Il était possible de se glisser entre les rouleaux discontinus de barbelés disposés parallèlement tous les dix mètres, mais malheur à l'imprudent qui s'aventurait sans un œil averti. Sur chaque rouleau de fil barbelé, les Allemands avaient disposé, à hauteur de poitrine d'homme, des grenades à main quadrillées. Ces engins n'étaient pas des grenades classiques qui explosaient trois secondes après l'arrachage de la goupille. Non ! Ces grenades-là libéraient leurs charges dès qu'une traction s'exerçait sur la goupille. Deux grenades étaient disposées en vis-à-vis, de part et d'autre du couloir de circulation que formaient deux rouleaux de barbelés. Comble du raffinement et de la cruauté, les deux grenades étaient reliées entre elles par un fil de fer très fin et presque invisible. Le malheureux qui venait buter sur le fil, déclenchait l'explosion immédiate et simultanée des deux engins et mourait dans d'atroces souffrances. La nuit, ces pièges étaient totalement invisibles, mais de jour, un œil exercé les repérait.

Ce lieu hostile et coupé du monde devint notre terrain de jeu favori. Nous nous amusions — c'est le mot qu'il convient d'employer — à dénouer précautionneusement le fil tendu entre deux grenades. Nous récupérions les « ananas » et nous les mettions en tas, puis nous attachions, tout aussi précautionneusement, un fil à l'une des goupilles, nous déroulions le fil jusque de l'autre côté de la digue, sans donner d'à-coups puis, une fois à couvert, d'un coup sec, nous tirions sur le fil. Le cataclysme qui s'en suivait libérait un souffle démoniaque qui, en une

[1] Fil barbelé concertina est un type de fil de fer barbelé doté d'éléments tranchants, de type lames de rasoir. Il est disponible en grosses bobines qui peuvent être étendues comme un concertina, d'où son appellation.

fraction de seconde, effeuillait les arbres alentour, comme un enfant souffle une bougie sur son gâteau d'anniversaire. Un jour nous avons eu la peur de notre vie. La grenade sur laquelle était fixé le fil de traction avait été mal arrimée à la charge et lorsque nous tirâmes vigoureusement sur le fil, la grenade vint rouler à nos pieds. En jouant quotidiennement avec le feu et la mort, nous avons réussi à déminer, à nous seuls et sans véritable plan d'action concerté, la digue du Rhin et une zone allant de Strasbourg jusqu'à la Wantzenau. Ainsi, nous avons, peut-être, inconsciemment sauvé la vie à des personnes ou à d′autres jeunes, moins formés et plus imprudents que nous.

C'est de mon frère Claude que je tiens la plupart de mes connaissances sur les armes et les explosifs. C'est lui qui assimilait le mieux et le plus vite, tout ce qu'il convenait de savoir sur un sujet. Malgré sa brillante intelligence, je craignais toujours pour sa sécurité lorsqu'il manipulait un explosif. Ce n'était pas un *manuel*. Dans ces moments-là, je restais au plus près de lui. Pour moi, il n'y avait qu'une règle qui valait, si une explosion devait emporter mon frère, elle devait m'emporter avec lui. Il n'y a jamais eu chez moi, sur ce point fondamental de notre relation, une quelconque ambiguïté. C'est d'ailleurs moi qui, guidé par cette immuable volonté de protéger la vie de mon frère, prenais généralement l'initiative d'ouvrir la voie dans les champs de mines. Lorsque je dévissais le détonateur d'un obus, je m'enfonçais seul dans un trou d'homme et j'exigeais de mes camarades qu'ils se tiennent à une distance respectable, mais là encore, je pensais d'abord à mon frère. On pourrait penser que j'étais une tête brûlée, mais ce n'était pas le cas, chacune de mes actions était entourée de mille précautions. Preuve en est, que nous n'avons jamais eu à déplorer le moindre accident ! Bien des années plus tard, lorsque nous sommes devenus des hommes, créant chacun notre propre famille, Claude me consultait toujours avant de prendre une décision importante. Il avait une confiance absolue en moi.

Nous n'étions pas les seuls enfants de Bischheim à nous adonner à ces jeux dangereux. Nous croisions d'autres bandes, qui elles aussi partaient à l'aventure. Nous étions exercés et raisonnablement prudents alors que des enfants jouaient avec des armes dont ils ne connaissaient pas le fonctionnement. Plusieurs d'entre eux parfois très jeunes — cinq ou six ans —, moururent en manipulant des armes. Au cours de l'une de nos expéditions, nous avons croisé un groupe d'enfants qui, juchés sur un talus, jetaient des pierres sur ce qui ressemblait à une grosse assiette. D'un rapide coup d'œil, nous avons vu que la cible de leur caillassage était en fait une mine anti char. Une pierre de trop, et ils auraient été pulvérisés ! Nous les avons sermonnés et ils ont déguerpi la peur au ventre.

Nous n'étions que des adolescents, mais nous n'agissions pas, pour autant, de manière inconsidérée. En forêt, nous progressions toujours en prenant d'infinies précautions. L'un de nous était désigné pour reconnaître et ouvrir la voie, les autres marchaient derrière lui en maintenant une distance respectable. Le danger et la tentation étaient partout. Des armes d'épaules et des minutions traînaient, éparses, à la portée du premier venu. Nous découvrions des mines anti personnelle, heureusement facilement repérables par leurs formes de boîtes à cigares, mais ces boîtes-là renfermaient des grenades quadrillées reliées au couvercle. Il suffisait d'une simple pression pour que la boîte se referme et provoque l'explosion. Ces engins

avaient surtout pour but de blesser sérieusement les membres inférieurs et n'étaient que rarement létaux. Leur objectif était de neutraliser trois soldats à la fois : l'évacuation d'un soldat blessé requérait deux autres soldats pour le transporter. D'autres mines beaucoup plus dangereuses et dont nous nous méfions comme de la peste étaient appelées mines sauteuses. Elles étaient difficilement repérables, seule une petite tige, émergeant de terre, indiquait leur présence. Ces engins montés sur ressorts, lorsque l'on y pose le pied, bondissent à une hauteur d'environ deux mètres avant d'exploser et causent la mort de celui qui a marché dessus et de tous ceux qui l'entourent.

Nous trouvions également des bombes incendiaires larguées par les Américains pendant les bombardements. Nous ne connaissions pas le fonctionnement de ces engins, aussi nous nous gardions bien de les manipuler. Nous sommes tombés, par le plus grand des hasards, sur des dépôts de munitions laissés à l'abandon. Certains renfermaient encore une multitude de caisses de munitions allemandes que nous ouvrions sans trop de crainte. Leurs inscriptions codées n'avaient pas de secret pour nous et nous pouvions ainsi, tout à loisir, choisir les balles et explosifs qui présentaient de l'intérêt. Nous délaissions les obus de mortier à ailettes dont nous ne savions que faire, par contre, les munitions de petit calibre étaient des produits très recherchés. Nos déambulations dans les forêts nous amenaient à faire parfois des découvertes macabres. Au détour d'un chemin, nous butions sur une tombe, fraîchement creusée, à la va-vite. Un fusil, le canon planté dans la terre meuble, rappelait qu'un homme gisait là, et son casque, posé en équilibre sur la crosse, nous indiquait à quelle armée avait appartenu le défunt. Un jour, devant un blockhaus, nous avons aperçu le cadavre d'un officier allemand dans un état de décomposition avancée. Le corps nécrosé dégageait une odeur pestilentielle et les gaz produits par la décomposition de ses organes avaient, en proliférant, gonflé et transformé, ce qui autrefois avait été un homme, en une hideuse et effrayante baudruche. Le mort portait, par-dessus son uniforme, un ceinturon, auquel était retenu un étui de pistolet qui nous intéressait au plus haut point. Pour nous approprier l'objet de notre convoitise, nous devions tout d'abord défaire la boucle du ceinturon, tendu à tout rompre par le corps boursouflé. Nous ne fûmes pas trop de deux pour dégager la boucle, puis tirer sur le ceinturon et finalement récupérer l'étui recelant un pistolet Walther 7,65 quasiment neuf et que, par chance, les intempéries n'avaient pas endommagé. Nous aurions bien profité de l'occasion pour explorer les poches du cadavre, mais aucun d'entre nous ne se sentait le courage de le faire, d'ailleurs nous partagions une règle éthique : il était hors de question de dépouiller un mort, par contre, lui prendre son arme nous semblait un acte, on ne peut plus normal.

Je pense que nous avons visité, au cours de nos équipées, la quasi-totalité des blockhaus de la région. Nous progressions dans les bunkers à la lueur d'une bougie ou d'une allumette, fouillant chaque recoin, chaque galerie, creusant le sol pour déterrer des armes ou des munitions que les Allemands auraient pu y cacher. Nous étions quatre inséparables : Ernst, André, Claude et moi. Nous nous aimions comme des frères. De nous quatre, Claude était celui que nous considérions comme le plus intelligent. Grâce à son intuition et une capacité d'observation hors du commun, il savait très précisément où nous devions chercher des armes. Moi, j'étais le plus hardi, celui qui le plus souvent ouvrait la route, mais j'étais aussi le plus prudent. J'agissais toujours en me protégeant et en veillant à protéger des autres. Cet apprentissage de la vie a

conditionné toute mon existence : agir avec prudence en mesurant les risques et sans s'enflammer. Nous manipulions les armes ou les explosifs à tour de rôle. Par exemple, nous démontions des bombes larguées par les avions américains et qui, à l'impact, n'avaient pas explosé. Notre tâche consistait à récupérer les détonateurs. Pour réaliser cette opération délicate directement sur l'ogive, nous utilisions une clé spécifique, que nous nous étions procurée, par la ruse ou le vol, auprès de l'armée américaine. La manipulation, pour desserrer l'écrou qui retenait le détonateur, était à la fois simple et périlleuse. Elle consistait à engager la clé sur l'écrou puis, un pied posé sur la bombe, il suffisait de taper avec l'autre pied sur l'extrémité de l'outil. Il fallait appuyer avec force et ne pas ménager son effort. Une scène totalement surréaliste, quand j'y repense aujourd'hui !

Grisés par nos trouvailles et mus par une soif inextinguible de découvertes, nous parcourions entre trente et quarante kilomètres chaque jour. Infatigables chasseurs de trésors, nous rentrions fourbus, mais jamais bredouilles. Une fois à la maison, nous prenions soin de cacher notre butin dans la soupente de la chapelle, un endroit connu de nous seuls et que l'on ne pouvait atteindre qu'en empruntant une terrasse lancée entre la maison et le dépositoire. Il suffisait alors de soulever quelques tuiles et le tour était joué.

Rien ni personne ne pouvait nous arrêter et nous empêcher de mener nos expéditions. Une seule fois, nous avons joué de malchance. Devant une immense casemate, des centaines d'obus avaient été entreposés sur un terre-plein, à croire qu'ils n'attendaient que nous ! Nous avons jeté notre dévolu sur la poudre stockée dans les étuis des obus. La poudre se présentait sous la forme de longs « spaghettis » noirs que nous enflammions pour nous amuser. L'extraction de la poudre n'était pas une opération simple. Il fallait, avant toute chose, séparer l'ogive de son étui. L'opération était sans danger — les démineurs avaient pris la précaution de retirer les détonateurs — mais elle n'était pas aisée. Nous devions réunir toutes nos forces et frapper énergiquement et sans retenue sur l'enveloppe de la bombe pour l'ouvrir comme une noix et en extraire la charge explosive. Ce que nous ignorions, c'est que les démineurs avaient installé leurs quartiers à l'intérieur de ladite casemate ! Lorsqu'ils perçurent le boucan que nous faisions en tapant comme des sourds sur les obus métalliques, ils se précipitèrent l'arme au poing et nous tombèrent dessus sans le moindre ménagement. Ils nous conduisirent dans la casemate et nous intimèrent l'ordre de vider le contenu de nos poches sur une table. Les démineurs restèrent bouche bée tandis que nous déposions devant eux, munitions, détonateurs, cartouches de tous calibres et même une grenade à main. Ils nous dévisagèrent longuement. Ce n'était pas du menu fretin ce groupe de gamins, plutôt de la graine de terroristes ! Pour ne rien laisser au hasard, ils nous fouillèrent consciencieusement puis ils nous poussèrent dans une cellule et refermèrent derrière nous, la lourde porte blindée.

Le premier moment de surprise passé, nous avons inspecté notre cachot. Nous devions être les premiers prisonniers à occuper cette cellule depuis la libération. La pièce avait été reconvertie en vestiaire comme l'attestaient les vêtements de travail pendus aux murs. Bloqués dans ce trou à rats, nous nous sommes ressaisis et nous avons entrepris un examen minutieux des effets personnels des démineurs. Nous ne savions pas quel sort allait nous être réservé, malgré cette incertitude, nous nous sommes emparés de tout ce qui, à nos yeux, présentait un

intérêt. Ainsi, nous avons rempli nos poches avec des briquets, couteaux, cartouches, et cætera, etc. Claude découvrit même une boîte entière de détonateurs, de petites capsules en aluminium d'où émergeaient deux fils électriques. La boîte était trop volumineuse pour être subtilisée au nez et à la barbe de nos geôliers. Claude résolut le problème en bourrant le contenu de la boîte dans ses chaussettes. Nous étions enfermés depuis plusieurs heures et l'inquiétude commençait à nous gagner : combien de temps encore allions-nous rester prisonniers de la casemate ? C'était l'après-midi et notre plus grande crainte était de devoir passer la nuit en captivité. Nous pensions à notre mère et à sa légitime inquiétude, si d'aventure nous ne rentrions pas à la maison avant la nuit. Nous avons appelé et tambouriné sur la porte blindée, mais personne n'est venu. Les démineurs étaient dans l'ensemble de bons patriotes, aussi avons-nous entonné la Marseillaise dans le but d'impressionner favorablement nos gardiens. Notre stratagème fonctionna à merveille. La porte s'ouvrit et nous fûmes expulsés de notre geôle, une fois encore, sans ménagement puis, après avoir écouté, d'une oreille distraite, sermons et remontrances des adultes, nous avons déguerpi… les poches lestées de notre butin. À malin, malin et demi !

Bien entendu, notre mère n'a jamais réellement su comment nous occupions nos journées. Elle s'occupait de nos deux jeunes frères et entretenait les tombes du cimetière pour que nous puissions subsister. Elle avait deux grands garçons, certes turbulents, mais aussi extrêmement débrouillards ; la vie nous avait déjà aguerris. Nous récupérions et nous ramenions à notre mère, tout ce qui pouvait être utile en cette période de pénurie : ustensiles de cuisine, gibier, légumes, fruits ou champignons. Maman savait que le danger était partout, mais elle nous faisait confiance et ne s'est jamais montrée sévère. Bien sûr, elle n'a jamais su que nous jouions avec des mines. Elle savait que nous récupérions des munitions et que nous nous amusions à faire exploser des balles. Elle savait même que nous détenions un petit pistolet. Elle ne nous a jamais sermonnés, cette époque était si différente !